

## V. L'ENTRE-DEUX-GUERRES

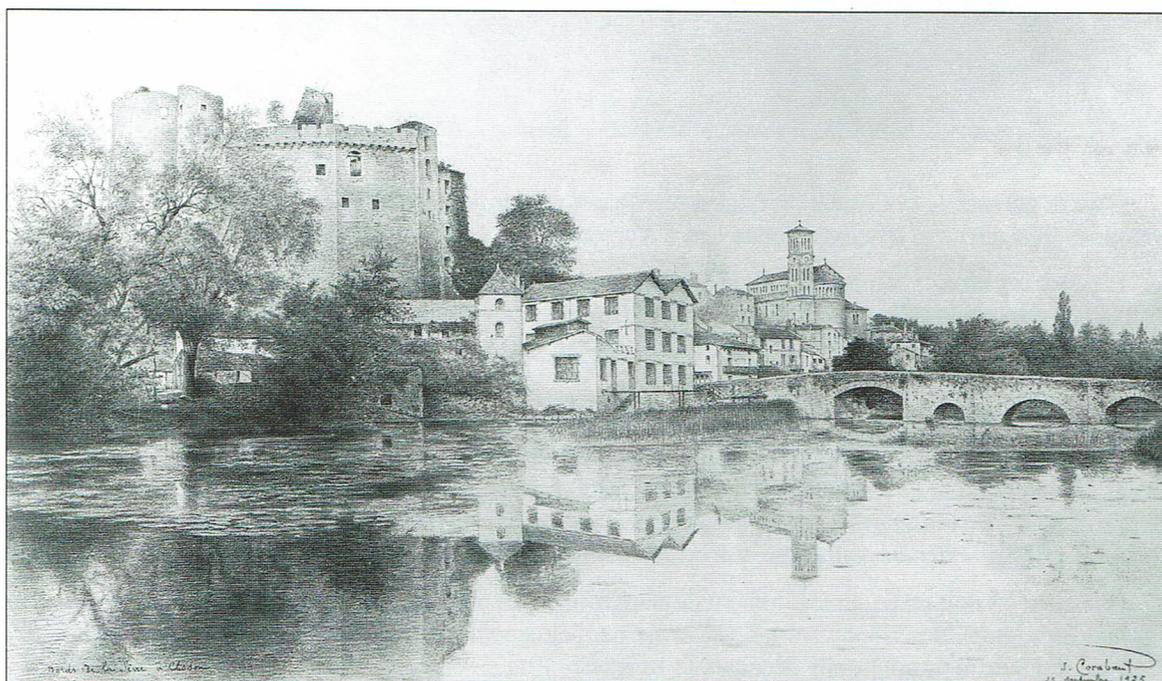
En 1924, Madeleine Corabœuf, âgée de dix-neuf ans, épouse Yves Laferrière, conseiller à la préfecture de La Roche-sur-Yon. Elle suivra son mari en Lozère quand celui-ci sera nommé sous-préfet de Marvejols et cet éloignement dans une province isolée attriste son père. Celui-ci écrit à son ami Lemasson une brève lettre datée du 16 octobre 1924 : « ...C'est un début, mais je ferai mon possible pour qu'ils se rapprochent de Paris. Dans ce pays je connais le marquis de Chambrun, député, qui m'a acheté le portrait de Savorgnan de Brazza, son beau-frère ; et puis je ne suis pas en peine pour ma fille qui saura bien se créer des relations ».

Le portraitiste ne peut s'appesantir longtemps sur sa propre solitude car il est débordé de commandes. Il reçoit des clients venus même de Roanne ou de Nîmes pour poser. Un grand marchand d'estampes de Londres le sollicite ; un artiste roumain désire engager avec le graveur un contrat commercial.

Au Salon de 1925 est exposé le grand portrait d'Aristide Briand. Bien que Jean Corabœuf ne partage ni les idées ni les initiatives européennes de son compatriote, il n'en est pas moins flatté et satisfait d'avoir réalisé cette peinture sur toile, ainsi que plusieurs dessins du même personnage célèbre ! En effet, l'ancien avocat de Saint-Nazaire est devenu ministre des affaires étrangères. En 1926 il a l'honneur de se voir attribuer le Prix Nobel de la Paix.

L'homme de Pouillé, lui, ne change rien à ses habitudes. Chaque été il revient au pays natal pour y passer deux ou trois mois. L'air et le silence de la campagne lui sont nécessaires. Il a besoin de retrouver ses amis de l'ouest et ses paysages familiers. Un jour de septembre il installe son chevalet sur les bords de la Sèvre nantaise et dessine l'admirable architecture de Clisson, amplifiée par son image reflétée dans l'eau.

Durant les premières années 30, l'activité du portraitiste ne se ralentit pas. La haute société parisienne s'adresse à lui : la comtesse de Panges, la famille Bonaparte, le cardinal Verdier... Pour se distraire, il fréquente volontiers le casino de Paris où triomphe Mistinguett et sa célèbre revue.



Madeleine sa fille a tenté de se rapprocher de son père sans lui témoigner pour autant une grande affection. Madeleine Laferrière, ayant abandonné à la fois son époux et son nom (sans toutefois divorcer) s'est lancée dans le théâtre de boulevard à Paris. Peu après elle devient présentatrice de mode. Enfin, sous le nom de Magda Fontanges, elle entame une carrière de journaliste et part en Italie en qualité de correspondante pour le journal "Liberté".

Son père réalise plusieurs portraits d'elle : la personnalité de la fille et le talent de l'artiste s'associent pour valoriser une silhouette de femme émancipée qui attire les regards... et les commandes. Magda fait vendre !

En période estivale, Corabœuf retrouve fidèlement son village d'enfance. Mais celui-ci, malgré son éloignement des grandes villes, commence à manifester des signes de changement, aussi bien dans sa mentalité que dans ses activités rurales.

*" Le temps est délicieux dans notre contrée, les paysans ont de l'eau, piquent leurs choux et commencent la récolte du blé, assez abondant ; mais la main d'oeuvre manque, tous les jeunes veulent être ouvriers de différents métiers et surtout mécaniciens ; que deviendront les terres ?... J'entends la fin des vêpres et je termine ma lettre au son des cloches, elle me donnent un peu de mélancolie, aurais-je l'âme de Jean-Jacques Rousseau ? "*

Quand il ne dessine pas les scènes champêtres qui se présentent à ses yeux, l'artiste de Pouillé fait poser des habitants de la région, retourne au musée des Beaux-Arts de Nantes, pousse une petite excursion pour voir des amis à Blain, au Gâvre, au Loroux-Bottreau.



Portrait de Magda 1932



Après la guerre, la municipalité vertavienne, avait chargé un artiste local du nom de Breton, de reproduire sur une immense toile de 3,80 m de haut sur 2,40 m de large le projet de Jean Corabœuf : le diplôme aux morts pour la patrie. On retrouve dans sa correspondance, la grande satisfaction que lui a procurée cette réalisation en même temps qu'un sentiment d'amertume envers ses proches " qui n'ont jamais pensé à lui faire exécuter semblable travail " très supérieur à ses yeux aux vilains monuments en plâtre, exécutés en série à cette époque.

Vers la fin de janvier 1933, l'artiste tombe gravement malade dans son logement parisien. Son médecin, sa femme de ménage et son ami Lemasson l'entourent du mieux qu'ils peuvent. Le malade termine l'hiver sans pouvoir travailler puis, avec le retour du printemps, sa santé s'améliore peu à peu.

A la Toussaint de la même année, ses amis de Saint-Mars-la-Jaille, Pierre Gagnard et surtout le Docteur Lemaire, un de ses cousins, prennent pitié de sa solitude . Ils viennent le chercher en voiture à Pouillé et l'emmènent déjeuner chez eux. De là, Jean Corabœuf peut gagner Nantes " *par un de ces autocars si confortables qui remplacent le chemin de fer ; j'ai vu pour la première fois Mouzeil, Ligné, Saint-Mars-du-Désert, Carquefou ; cette ligne d'autocars est récente, entre Nantes et Château-Gontier* ".

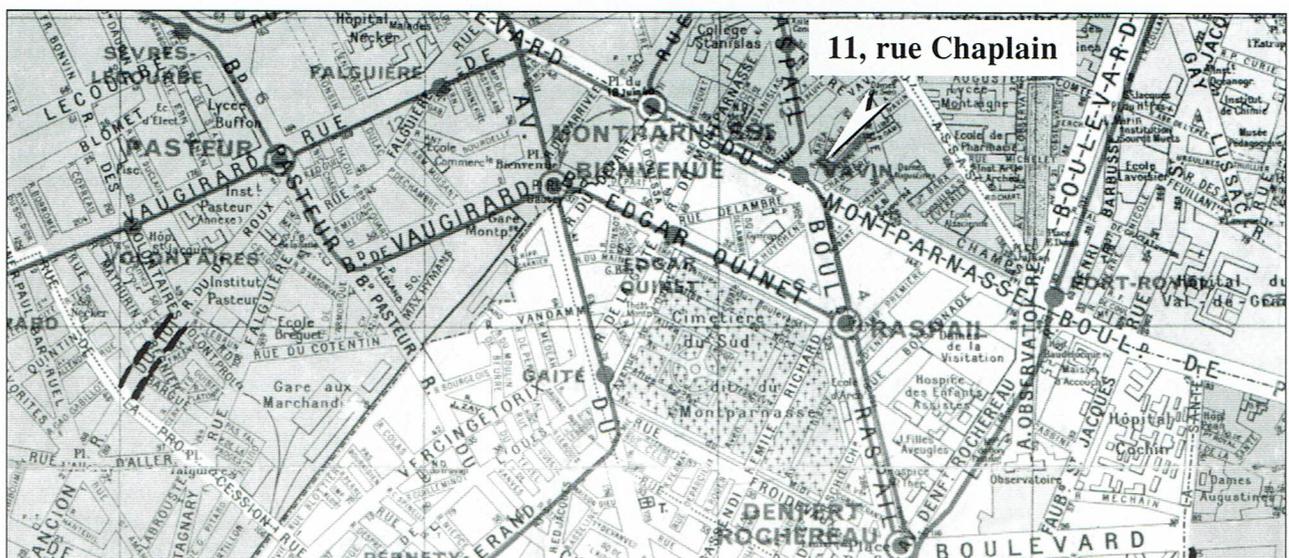
Malheureusement en l'hiver 1934, des douleurs cardiaques se font sentir à leur tour et s'ajoutant à d'autres ennuis, aigrissent un peu plus son caractère atrabilaire. En effet, il reçoit rarement des nouvelles - et plus rarement encore - des visites de sa fille ambitieuse qui voyage entre Paris et Rome sans se soucier de son père.

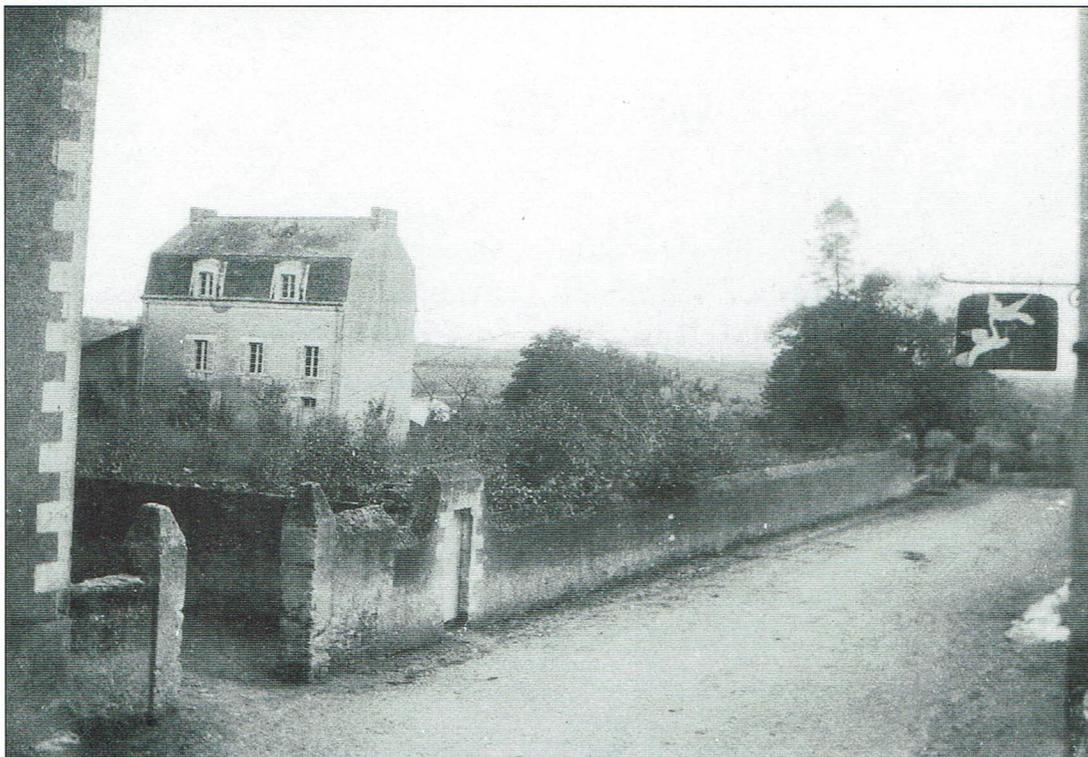


Docteur Lemaire

Par ailleurs la mésentente grandit entre Jean Corabœuf et le propriétaire de son atelier de Montparnasse, un certain monsieur Boivin, qualifié, selon l'humeur, de " *vautour, rapace ou de sale proprio* ". Faut-il s'étonner du conflit entre les deux hommes ? Le locataire a pris l'habitude, depuis des années, de ne jamais payer entièrement son loyer mensuel. Il verse des acomptes en laissant toujours traîner des dettes en retard. Sa manière d'agir semble moins relever d'une négligence d'artiste (il n'est pas sans argent) que d'une tactique de calculateur. Le différend entre les deux hommes s'accroît encore plus lorsque Boivin loue le rez-chaussée de son immeuble, (juste sous l'atelier du graveur), pour y ouvrir un petit cinéma. D'où une source de bruits exaspérants. Jean Corabœuf qui déteste la " *T.S.F., ce terrible fléau moderne et toutes ces horribles machines ventriloquentes* " ne décolère plus. Un moment il envisage de quitter cette maison pour aller vivre dans l'atelier du peintre Hébert qui vient de décéder. Mais la location de 6 000 F lui paraît trop élevée, et le boulevard Rochechouard, dans le quartier de Montmartre, risque de se révéler encore plus bruyant que la rue Chaplain. Donc il reste à Montparnasse, où il a ses habitudes, où il connaît bien les imprimeurs spécialisés dans la reproduction des gravures et les emballeurs sérieux qui assurent une livraison correcte de ses toiles encadrées.

Autre problème : les parents Corabœuf ne jouissaient que du fonds de commerce de la maison qu'ils habitaient. Le propriétaire vient de la mettre en vente pour la somme de 25 000 F, somme que l'artiste trouve exagérée. Finalement l'artiste préfère demeurer locataire de la grande maison qu'il occupe quatre mois par an environ et de l'atelier au centre du bourg. Il ne comprend pas la dernière décision de sa soeur Marie-Rose : celle-ci, ayant perdu son mari, envisage d'aller demeurer à Nantes. Son frère juge ce projet complètement déraisonnable et dicté par une crise de neurasthénie. En fait l'entente ne semble guère régner entre eux. Marie-Rose Viaud vivra seule à Nantes sans chercher à revoir ni son frère, ni sa nièce.





La maison de Corabœuf à Pouillé-les-Coteaux

Mais quels que soient ses problèmes, Jean Corabœuf ne perd jamais ni le goût ni le souci de son œuvre. Gardant toute sa vie une admiration sans bornes pour le peintre Dominique Ingres, il reproduit sur cuivre un grand nombre de tableaux de son maître. Il s'est attaché tout particulièrement au portrait de Madame de Sénonnes, exposé au musée des Beaux-Arts de Nantes. Dès 1894, à 24 ans, il en dessine une copie. Presque 30 ans après, réalisant le portrait du maire de Pouancé, il effectue un court pèlerinage au village de Sénonnes, situé dans les environs, à la frontière du Maine-et-Loire et de la Mayenne. Il tient à visiter le château où la femme du vicomte Alexandre de Sénonnes fit quelques séjours. Celle-ci, épouse divorcée d'un certain Monsieur de Talensier, se nommait Marie Marcoz.

Durant plusieurs années, surtout lors de ses séjours à Pouillé-les-Coteaux, l'artiste poursuit son ouvrage, cherchant à traduire sur cuivre la splendeur de la toile originale. " *Il ne faut pas trahir le père Ingres... Mon interprétation sera sincère car je travaillerai encore longtemps sur le cuivre pour atteindre la plus haute perfection possible* ". Sans cesse il fait retirer à Paris des épreuves nouvelles, n'étant jamais satisfait du résultat. Il veut que, par la magie de son seul trait gravé, l'encre noire reproduise sensuellement la douceur de la peau féminine, le scintillement des bijoux, le moelleux du velours, le vaporeux des tulle, l'entrelac savant des broderies, les reflets estompés que renvoie le miroir... Bref, un pari fou, qu'il tente, qu'il tient, qu'il réussit. On ne peut que s'incliner devant une telle obstination.

Cependant une œuvre de cette sorte a besoin d'être connue et appréciée d'un large public. De plus l'artiste ne vit que de la vente de ses productions. Or la copie gravée du tableau " *Mme de Sénonnes* " a exigé de lui des années de travail acharné. Pour monnayer un tel labeur, il doit vendre en grand nombre les épreuves tirées de sa gravure. Pour ce faire, il s'adresse aux relations qui peuvent lui être utiles : son ami Francis Athimon du Cellier, conseiller général, le marquis Henri de la Ferronnays, député d'Ancenis ....

La Commission départementale, réunie le 18 novembre 1933, vote l'achat de 100 exemplaires de la gravure et en décide la répartition au mois de janvier 1934 de la manière suivante :



PROTRAIT DE MADAME LA VICOMTESSE DE SENONNES  
au Musée des Beaux-Arts à Nantes

Copie par J. Corabœuf 1894, d'après le tableau d'Ingres peint à Rome vers 1812.

*gravé sur cuivre - Talensier X 1936*



Après ces années de travail intensif, Jean Alexandre Corabœuf éprouve la nécessité de varier ses occupations. Ses yeux qui ont subi un rude assaut se fatiguent plus vite qu'autrefois, ses mains s'engourdissent plus tôt. Il sort peu, et fuit les mondanités. Il n'apprécie guère le théâtre, jugé souvent trop intellectuel. Il préfère aller voir quelques films comiques, où s'illustrent Sidonac et le gros Pauley, au Cinéac Montparnasse. Mais bien sûr il ne met pas les pieds dans la salle située au-dessous de son atelier !

Les amis ne lui manquent pas. Il rend visite à Hortense Tanvet, modéliste-sculpteur, née à Mésanger, qui vit à Paris au n°18 rue des Plantes. Elle a réalisé un monument à la mémoire d'un de leurs amis communs, Léon Séché, d'origine ancennienne.

Ensemble ils parlent de leur enfance et du pays natal qu'ils retrouvent l'été. Mais l'un et l'autre s'inquiètent de la tournure que prennent les événements politiques en Europe. Mussolini, qui joue un jeu dangereux entre les alliances et les mésalliances à l'égard des pays voisins, commence à prendre au sérieux son rôle de condottière et lance un débat de mobilisation. Magda qui vient de quitter l'Italie, rentre en France ... mais sans s'occuper de son père, elle va passer le mois d'août à Vichy. Elle ne reviendra près de lui qu'à la fin de l'année, victime " *d'une grave intoxication* " pour se faire soigner !



Autoportrait 1934